

Regarder Espinho

Sandra de Vivies, 2020

À l'origine, il y a deux grands bateaux colorés languissant derrière le brise-lames d'Espinho. Silhouettes jumelles en bois, un peu spectrales aux yeux de qui ne les voit pas s'animer, entre six et huit heures du matin, pour la pêche. Et puis un homme, photographe, avec ses trois enfants, pelotonnés dans un van pour l'été. Leurs trajectoires se croisent, s'appellent.

Ces bateaux que l'on voit sur la plage composent l'image vintage, pour le moins séduisante, de la station balnéaire d'Espinho, au sud de Porto. Par leur immobilité diurne, ils concourent à cette sensation de dépaysement mêlée d'*inquiétante étrangeté* ressentie par le badaud, le surfeur, le touriste venus s'enivrer d'iode et de soleil. Mais qui s'intéresse au dos de la carte postale ? Le trait commun des travaux de Vincen Beeckman est de rendre visible ce qui ne l'est pas au premier abord, d'interroger voire de démentir certaines représentations. Il s'attache aux vies minuscules, arpente les lieux délaissés, oubliés, met l'écart au centre, explorant, à partir de ses photographies et de ce lien très particulier qu'il instaure avec ses sujets, une géodésie du sensible.

La petite communauté de pêcheurs d'Espinho vit enclavée entre Atlantique et chemin de fer, ancienne conserverie devenue musée fantôme et golf britannique. L'écheveau de maisonnettes et HLM est rongé par le sel, tout y est usé jusqu'à la corde : le bâti se fissure comme les visages lézardent, les jeunes quittant tôt ce quartier informel qu'aucune carte ne mentionne et auquel l'avenir oppose un camouflet. Les rues y sont, du reste, désignées par des numéros – à quel titre devrait-on les nommer, puisqu'elles n'existent pas ? Sous l'objectif de Vincen Beeckman, ses habitants recouvrent une identité collective et un peu de lumière. Ils ne boudent pas leur joie quand, régulièrement durant les cinq années que dure son projet, il revient les voir, leur offre des photos, parfois agrandies en format poster, qu'ils installent chez eux ou dans les lieux qu'ils fréquentent. Eux et lui partagent alors une bière, un peu de sardine tartinée sur du pain, s'enthousiasment pour un match de football... L'image est leur *lingua franca*, ce langage non verbal le ferment d'une relation, une amitié peut-être, mue par la curiosité et tissée de générosité réciproque.

Le photographe loge chez Rosa, le plus souvent. La pièce dévolue à recevoir est exiguë, carrée, couverte de papier peint. Il y a un lit impeccablement fait, une petite salle de douche, un balcon desservi par une fenêtre coulissante qui donne sur la place... De là, on aperçoit la mer, la petite église où se déroule encore une messe, le dimanche, quelques cafés-restaurants. Il affectionne particulièrement les virées matinales à l'écoute des silences de pierre et de tôle, temps suspendu comme le linge, battu par les vents, sèche aux quatre coins du quartier avant de repartir pour un petit tour. Quand ce n'est pas la lessive, c'est la cuisine, affaire sérieuse s'il en est, qui occupe les femmes d'Espinho. Plus tard dans la journée, on croise un ancien, large sourire édenté et mains peintes de stries, deux dames, très belles, jouant aux cartes avec leurs chaussettes Jacquard, un couple que scelle un tatouage à la vie à la mort, un homme, la quarantaine peut-être, plongé dans le journal local au café. C'est encore dans la bonhomie d'un mécanicien affairé à quelque réparation, la maille épaisse d'un pull alourdi par le sel, l'alcool qui aide, malgré tout, à tenir bon, un pigeonnier bricolé à l'étage d'une maison ou encore le déguisement qu'arbore, fier comme Artaban, un petit garçon lors de la fête des pêcheurs en août, c'est-à-dire dans les plis du quotidien, dans ce qui sourd des

murs, intérieur et extérieurs, de cette communauté bel et bien vivante, que surgissent ces images épiphaniques, grandioses comme seul l'est l'ordinaire.